

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Carla FRATTA et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE (dirs), *Italies imaginaires du Québec*, Saint-Laurent, Éditions Fides, 2003, 248 p. (Nouvelles études québécoises.)

par Carmen Mata Barreiro

Recherches sociographiques, vol. 45, n° 2, 2004, p. 388-391.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/009663ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Le thème de l'enfance est généralement associé, dans l'analyse des textes québécois, à l'immatunité de la nation même, à sa quête identitaire, à sa dépendance. Les romans de Ducharme, surtout les trois premiers, sont, eux aussi, bien souvent analysés à partir de ce point de vue. Selon Nardout-Lafarge, cette perspective extrêmement réductrice révèle une méconnaissance de l'univers ducharmien. En effet, on ne doit pas analyser les enfants (Bérénice, Iode Ssouvie...) dans une perspective psychologique ni dans le but d'y retrouver une analogie de la nation québécoise ; ce qu'il faut lire dans l'œuvre de Ducharme, c'est bien plutôt une théorie de l'enfance : l'enfant est dans le monde de la pureté, il est entouré par le sale, par le dégoûtant. Il veut se créer lui-même, ne dépendre de personne. Seuls les forts survivent. Les faibles, comme Constance Chlore, sont emportés, rayés de l'existence. L'enfance est également l'âge de la révolte contre l'ordre social, le temps pur avant que les tourments de l'adolescence n'obligent à trahir cette pureté.

À partir de *L'hiver de force* les personnages ont perdu leur enfance. C'est un lieu, un temps mythique disparu à jamais. Les personnages sortis de l'enfance de Ducharme sont des hommes ravagés, saoulés, salis, souffrants, qui tentent, en transgressant tout ce qui peut se transgresser, de reconstituer à travers leurs pairs, une image paternelle comme un bricolage hétéroclite construit à partir de débris de toutes sortes.

Nardout-Lafarge rend, à travers son analyse vivante et finement menée, une image cohérente de la poétique de Ducharme. L'idée-force en est une recherche désespérée de sens que les personnages n'obtiennent qu'en collant tant bien que mal toutes les pièces qui surgissent dans leur vie. Si ce compte rendu présente les principaux « débris » mis au jour par la fouille minutieuse de l'auteure, il faut, j'en ai bien peur, avoir lu les romans de Ducharme pour goûter cet essai à sa juste valeur. Si certains morceaux de ce collage sont réunis un peu plus vite – flou dans l'explication des termes d'analyse littéraire pour le lecteur non universitaire, éparpillement des personnages et des histoires pour le lecteur nouveau venu dans l'univers ducharmien –, il n'en reste pas moins que par-dessus tout cela, le verni à sa marque : le charme.

Marie WRIGHT-LAFLAMME

Carla FRATTA et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE (dirs), *Italies imaginaires du Québec*, Saint-Laurent, Éditions Fides, 2003, 248 p. (Nouvelles études québécoises.)

Italies imaginaires du Québec se présente tout d'abord comme un espace de réflexion, un forum, autour des représentations de l'Italie, de « l'invention de l'Italie » (p. 7) au Québec : l'Italie que les Canadiens français et les Québécois ont rencontrée lors de leurs voyages aux XIX^e et XX^e siècles, l'Italie que les immigrants ont rendue présente dans le paysage urbain, social, économique et culturel

québécois, et l'Italie recréée par des écrivains. La réflexion touche également la façon dont les Italies « inventées » et les acteurs sociaux d'origine italienne interviennent dans les affrontements idéologiques qui se produisent dans la société canadienne-française et québécoise ainsi que dans la construction des discours identitaires et de la mémoire.

Le projet de cet ouvrage, dirigé par Carla Fratta et Élisabeth Nardout-Lafarge, est né dans le cadre des échanges interuniversitaires qui lient l'Université de Montréal et l'Université de Bologne, et plus spécifiquement, le Centre d'études québécoises de l'Université de Montréal (CÉTUQ) et le *Centro Interuniversitario di Studi Quebecchesi* de l'Université de Bologne. L'hypothèse à l'origine du livre est « que le Québec entretient avec l'Italie un rapport singulier » et que « le Québec se serait inventé [...] une Italie spécifique, conforme aux besoins particuliers de son imaginaire, fidèle aux représentations de ses idéologies successives, marquée par les aléas de son histoire propre » (p. 7).

Une première série d'articles analyse la genèse des représentations sur l'Italie au XIX^e siècle et la manière dont elles se sont enracinées dans la société canadienne-française à la fin du siècle. Robert MELANÇON souligne la puissance de l'image de l'Italie construite et adoptée au Canada français par les ultramontains canadiens, qui diabolisent le *Risorgimento* et ses acteurs tels que Garibaldi ou Cavour. Aux dichotomies simplistes et manichéennes qu'expriment les récits des zouaves pontificaux canadiens, perçus comme des « nouveaux croisés », s'oppose la vision d'Arthur Buies, défenseur de Garibaldi et de la révolution de l'« Italie-Une », et qui « n'était qu'une chemise rouge contre cinq cent cinq zouaves pontificaux » (p. 42).

Pierre RAJOTTE étudie les récits des voyageurs canadiens-français du XIX^e siècle, la représentation de l'Italie qu'ils y véhiculent et les stratégies auxquelles ils ont recours dans leur écriture. L'évocation du passé, « le voyage dans le temps », et l'exhumation d'un patrimoine littéraire qui a mis en scène les mêmes paysages auparavant déterminent que, dans ces récits de voyage, « l'Italie semble [...] décrite indirectement, à travers une vision préexistante, un modèle culturel préétabli » (p. 60). Et Hans-Jürgen LÜSEBRINK souligne l'originalité des *Lettres de Venise et de Rome* (1890-1891) d'Edmond de Nevers où ce dernier évoque une Italie en pleine transformation et rapporte la puissance d'un nouveau nationalisme : la nouvelle Italie de Cavour et de Garibaldi représente pour lui une « vision utopique d'avenir, associant nationalisme, liberté démocratique et héritage culturel » (p. 76-77), dont il va s'inspirer dans ses livres futurs comme *L'avenir du peuple canadien-français* (1896).

Une deuxième série d'articles concerne la présence d'Italiens au Québec et leur rôle dans les discours de reconfiguration de l'espace identitaire québécois. Bruno RAMIREZ analyse l'histoire de l'immigration des Italiens au Québec, la structure à caractère régional des populations italiennes à l'intérieur des principaux centres urbains du Canada dont Montréal, leurs valeurs et leur évolution dans leur processus d'acculturation. Il conclut qu'« Après un siècle d'immigration et d'acculturation au Québec, les Italiens sont plus qu'une simple minorité ethnoculturelle » et que leur présence dans le paysage métropolitain constitue « un apport solide au

développement d'un authentique cosmopolitisme québécois » (p. 87). Pierre L'HÉRAULT approfondit « L'intervention italo-québécoise dans la reconfiguration de l'espace identitaire québécois ». Il montre comment plusieurs jeunes intellectuels issus de l'immigration italienne ont construit un discours sur la culture immigrante dès le début de la décennie 1980 et comment ils ont forgé un « espace réflexif commun » à l'intérieur duquel chacun d'eux a eu des apports spécifiques. Et il explique les apports de Marco Micone, Lamberto Tassinari, Fulvio Caccia et Antonio D'Alfonso ainsi que les concepts qu'ils ont développés tels que « culture immigrante », « culture de transition » ou « triangulation des cultures » de même que l'apport de la revue *Vice Versa*, qui a fait circuler le concept « transculture » dans le champ discursif québécois en l'acclimatant au contexte québécois. L'intervention italo-québécoise s'avérerait donc déterminante dans l'élaboration d'un discours sur la culture immigrante qui joue un rôle actif dans la redéfinition du discours culturel québécois.

Un troisième groupe d'articles étudie les représentations de l'Italie dans l'œuvre d'écrivains du Québec. Nicole DESCHAMPS explore l'Italie d'Alain Grandbois et, plus particulièrement, celle qu'il a évoquée dans ses textes radiophoniques *Visages du monde* et dans *Voyages de Marco Polo*. Gilles DUPUIS examine « le référent italien » chez Hubert Aquin et Normand de Bellefeuille. Anna GIAUFRET-HARVEY se penche sur *La fille de Christophe Colomb* de Réjean Ducharme et y analyse la représentation de l'Italie et la réflexion sur l'Histoire. Carla FRATA dissèque la parodie que Marie José Thériault compose dans *Quatre sacrilèges en forme de tableaux*, des « Fantaisies sur » des tableaux de grands maîtres italiens. Anna Paola MOSSETTO étudie *Un homme est une valse* de Pauline Harvey, où la jouissance de l'espace et le thème de l'écriture sont associés à certains espaces italiens tels que Venise ou Telleraro. Et Anne DE VAUCHER GRAVILI analyse les références à l'Italie dans l'œuvre de Marie-Claire Blais et, très particulièrement, dans le roman *Soifs* ; elle y constate comment, parallèlement au *topos* « l'Italie-berceau-de-la-culture », convergent la préoccupation de l'écrivaine pour les « ultimes calamités », le mal, et *L'Enfer de Dante*, aboutissant à une « osmose impressionnante » (p. 230).

Élisabeth NARDOUT-LAFARGE aborde un domaine différent, la télé-série *Omertà. La loi du silence*, et y cherche « des images de l'Italie actuellement en circulation dans le discours social au Québec ». Elle y étudie comment, parallèlement aux clichés et aux contraintes du genre, se met en scène l'italianité montréalaise, une « Italie nourricière et respectable, chaleureuse et exubérante » (p. 216) et « l'enquébécoisement des mythes américains » (p. 217).

Ce livre se présente ainsi comme une exploration de certains aspects de l'italianité québécoise menée par des chercheurs provenant d'horizons européens et québécois et oeuvrant dans des disciplines ou des champs de recherche différents, ce qui entraîne un degré de complémentarité enrichissant pour le lecteur. La qualité des contributions et le fait qu'il n'a pas été conçu comme un *patchwork* permettent au lecteur, et surtout au lecteur-chercheur, d'y parcourir des itinéraires orientés

non seulement vers l'élargissement des problématiques mais aussi vers leur approfondissement.

Carmen MATA BARREIRO

*Département de Philologie française,
Universidad Autónoma de Madrid (Espagne).*

Lucie PICHÉ, *Femmes et changement social. L'apport de la jeunesse ouvrière catholique féminine, 1931-1966*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 349 p. (Religions, cultures et sociétés.)

Depuis que la Révolution tranquille a perdu quelques plumes comme moment mythique de la modernisation, l'étude du changement social de la première moitié du XX^e siècle fait l'objet d'une recrudescence de travaux. Les mouvements d'action catholique spécialisée que l'on connaissait comme écoles de leaders ont retrouvé la faveur des historiens qui en explorent la diversité. Après les analyses de Gabriel Clément (1972) et de Jean Hamelin (1984) sur le laïcat et ses tribulations dans l'Église québécoise, on les aborde maintenant comme des mouvements sociaux urbains (Collin, 1996) ou des lieux de construction de la catégorie jeunesse (Louise Bienvenue, 2003). C'est dans une telle optique, à laquelle s'ajoute un questionnement sur les rapports sociaux de sexe, que Lucie Piché consacre un ouvrage bien documenté à la Jeunesse ouvrière catholique féminine, JOCF de ses débuts à 1966. Il s'agit, précise-t-elle, « non seulement de voir le mouvement comme des lieux où se déploient les ambitions d'une Église qui se sent menacée par la modernisation, mais aussi comme un espace où se façonnent des jeunes garçons et filles à la mesure de leurs aspirations et des moyens dont ils disposent » (p. 5). D'où son objectif de « donner au sujet historique, en l'occurrence les jeunes travailleuses militant à la JOC, une place centrale dans l'analyse » (p. 5).

Les sources utilisées comprennent des documents d'archives produits au sein du mouvement, chartes, bilans financiers, procès-verbaux, bulletins et journaux, programmes, dossiers d'orientation, enquêtes sociales annuelles, listes de responsables et de présidentes, fichiers partiels d'inscription de membres. De belles photographies donnent vie et visages à des analyses la plupart du temps appuyées sur ces sources générales. En page couverture, un groupe de jeunes femmes présentant le journal et à l'endos une lectrice attentive illustrent bien les deux angles du portrait de la JOCF dégagé de ces sources, l'action de groupe et la formation personnelle qui en découle.

Le chapitre d'envoi présente, à partir d'une revue des écrits, les grandes orientations adoptées. Des constats d'effervescence sociale au sein des mouvements jécistes et de ses fonctions de socialisation politique, Lucie Piché retient une interrogation quant aux effets similaires dans la JOCF. Elle rappelle que la féminisation des